



The war zone

de Tim Roth

Fiche technique

G. B. - 1999 - 1h39 -
Couleur

Réalisateur :

Tim Roth

Scénario :

Alexander Stuart, d'après
son roman *The War Zone*

Montage :

Trevor Waite

Musique :

Simon Boswell

Interprètes :

Freddie Cunliffe

(Tom)

Lara Belmont

(Jessie)

Ray Winstone

(Dad)

Tilda Swinton

(Mum)

Aisling O'Sullivan

(Carol)

Annabelle Apsion

(l'infirmière)



Résumé

Pour Tom et ses 15 ans, la zone de guerre se trouve au cœur même de sa famille. Ni pauvre ni riche, et apparemment heureuse. Lorsque la famille quitte Londres pour la campagne du Devon, Tom se retrouve confronté à la solitude et à l'ennui. Mais rien ne peut le préparer à la découverte du secret qui le lie à son père et à sa sœur, âgée de 16 ans. Terriblement seul, bouleversé par une rage toute adolescente, Tom est décidé à faire éclater la vérité...

Critique

Depuis la désolante "affaire Dutroux" et les multiples commentaires médiatiques qu'elle a suscités, la pédophilie et l'inceste sont des «sujets» à la mode. Les gazettes comme les chaînes de télévision adorant les faits divers riches en potentialités sensationnalistes, les deux «thèmes» sont devenus en quelques années des valeurs sûres au box-office sociologique. Quand on apprend que, pour son premier film en tant que réalisateur, le comédien Tim Roth (vu, entre autres, chez Tarantino) évoquait l'inceste, on pouvait donc redouter le pire dans le registre du film-dossier avec ses raccourcis manichéens, éventuellement agrémentés de quelques clichés malsains... Il n'en est rien. Et peut-être est-ce pour cette raison que le film (qui navigue dans l'ambiguïté plutôt que dans le didactisme) intrigue, voire choque. Nul doute que **The war zone** serait bien moins dérangeant s'il multipliait les images rudes pour, *in fine*, clouer au pilori les tortion-

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

naires et pleurnicher sur le sort des victimes. Or l'enfer familial que dépeint le cinéaste est bien plus complexe, retors et contradictoire. En fait, Tim Roth s'intéresse moins à l'inceste en tant que «pratique» perverse, évidemment nauséabonde et condamnable, qu'à la perception contrariée de ses protagonistes adolescents et aux zones de déraison qui agitent leur intériorité. Résumons-nous : plus proche d'un Atom Egoyan que d'un André Cayatte, Tim Roth n'évoque l'inceste que pour mieux sonder les séismes psychologiques intimes de ses personnages.

La zone de guerre dont il est ici question renvoie d'abord au paysage où s'inscrit la fiction. Quelque part dans le Devon, une famille vit isolée dans une petite maison solitaire, sise non loin du bord de mer. Surplombant la côte, la présence d'un bunker, trace de la Seconde Guerre mondiale, suggère qu'en ces lieux, a priori propices à l'exaltation romanesque, de lourdes menaces destructrices ont longtemps pesé. Durant toute la durée du film, les seuls plans en extérieurs dépeindront l'environnement immédiat du bunker et de la maison familiale. Ce no man's land n'a aucune valeur décorative. La rigueur des cadrages atteste une volonté d'abstraction. Les caractéristiques de l'endroit (désertique, balayé par les vents, inquiétant...) renvoient intimement au huis clos psychologique où s'agitent les quatre personnages : Tom, le fils ; Jessie, la fille ; le père et la mère, enfin, dont ne nous ne connaissons jamais les prénoms...

Entre ces quatre protagonistes, dont rien n'indique au départ qu'ils vivent autrement que dans la concorde et la sérénité, une dramaturgie, à la fois cérébrale et physique, se met lentement en place. Les premières images du film déterminent ses codes. Le plan d'ouverture depuis l'intérieur du bunker (avec ses deux ouvertures symétriques, comme si la caméra filmait de l'intérieur d'un masque), puis l'utilisation de la caméra

subjective du point de vue de Tom, sur une route qui mène à sa maison puis à l'intérieur de celle-ci, indiquent que les «événements» seront envisagés selon la perception de l'adolescent. Très vite, Tim Roth installe son théâtre cruel. La mère, enceinte, perd les eaux. La famille quitte la maison pour se rendre à la maternité. L'accident automobile qui suit, suggère que le malheur arrive en quelque sorte par le nouveau-né, révélateur involontaire de drames destructeurs à venir... Une fois la mère hospitalisée, et *de facto* évacuée du microcosme familial, les trois personnages (père, fille, fils) retournent à leur solitude. Les cicatrices qu'ils arborent sur leur visage (stigmates de l'accident antérieur) soulignent dans leur ostentation même combien les blessures, avouables et inavouables, constitueront désormais l'essentiel du récit.

Ce qui, dès lors, pourrait n'être qu'une chronique réaliste misérabiliste (le fils surprend son père abuser de sa sœur et agit pour rétablir l'ordre ancien) devient un précipité, ambigu et envoûtant. La grande force de **The war zone** consiste à épouser les avatars de la perception de Tom, qui recompose un monde à hauteur de son identité morcelée, sans pour autant (et c'est heureux !) entretenir un suspense malsain concernant la culpabilité du père. Celui-ci commet en effet l'inceste, de préférence dans le bunker déjà mentionné. Reste que, parallèlement à l'abjection paternelle, l'attirance pour la perversion règne partout. Tom, devenu voyeur des agissements de son père, n'est pas exclu, loin s'en faut, de la spirale délétère. Jessie, 16 ans, vit dans son propre enfer sexuel où l'auto-destruction et la nymphomanie ne relèvent nullement de la pose. Entre le frère et la sœur, une architecture des affects et des regards impose peu à peu ses règles. Singulier enchevêtrement de complicité, de culpabilité et d'attirance. Cette union paradoxale entre les deux personnages culmine quand, entraînant Tom chez une de ses amies dont on ne

sait rien, Jessie devient à son tour témoin de l'initiation sexuelle de son frère.

Si **The war zone** adoptait les contours formels du naturalisme, il se révélerait sans doute insupportable de complaisance. Mais on l'a dit : les ambitions du cinéaste sont aux antipodes de celles du documentaire... Contrairement à un autre film récent redevable à un comédien - **Ne pas avaler** de Gary Oldman, qui, sur un sujet voisin, arborait une stylistique fidèle au réalisme d'un Ken Loach - Tim Roth joue de l'assemblage des figures de style avec un souci constant de la distanciation. À cet égard, son film entretient de nombreux points communs avec le magnifique **Ratcatcher** de Lynne Ramsay et confirme ainsi la richesse et la diversité d'inspiration du cinéma anglais, n'en déplaise à ses contempteurs qui ont décidé que tout ce qui venait de l'autre côté de la Manche était forcément à jeter. (...)

Olivier De Bruyn
Positif n°468 - Février 2000

Il faut dire les choses carrément : **The war zone** est un film éprouvant, que certains trouveront même sans doute épouvantable. **The war zone** traite de l'inceste. Des violences sexuelles infligées régulièrement par un père à sa fille. Non, à ses filles : après avoir souillé pendant des années la première, qui atteint l'âge de 16 ans, le père montré dans le film commence à s'intéresser à la seconde, qui vient tout juste de naître... C'est effrayant à exprimer, à lire, à voir... Or Tim Roth et son scénariste montrent ça de front, sans ciller, sans expliquer, sans donner aucune réponse à toutes les questions qu'on peut se poser. Ils montrent l'intolérable. Ont-ils raison de le faire ? De le faire comme ça ? Franchement, je n'en sais rien. Mais leur film cogne, et pas qu'un peu...

Une chose est à peu près sûre : on ne peut pas accuser Tim Roth d'avoir voulu faire un coup, d'avoir cherché à choquer pour faire le malin. (...)

Tom a 15 ans. C'est un ado silencieux, fermé comme une huitre, qui semble plus regarder vivre les autres que vivre lui-même. Les autres : sa mère, enceinte, et occupée à plein temps par son état ; sa sœur, Jessie, un tout petit peu plus âgée, douloureuse, les nerfs à vif ; son père, difficile à saisir, apparemment magouilleur, d'emblée pas net, mais pas évident qu'il soit pire que bien d'autres...

Mais si. Pire, il l'est, pire que tous, pire que tout. C'est par le regard scrutateur de Tom que nous allons découvrir, à quel point... Des gestes surpris, des photos trouvées, des doutes, puis des certitudes. L'envie de crier, le besoin de faire éclater la vérité, la volonté de mettre un coup d'arrêt à l'insupportable. Tom prendra tout sur lui, presque en silence, comme d'habitude.

Et nous prendrons tout dans la tronche par contrecoup. Pas d'échappatoire, pas de répit dans l'inexorable. Les plans sont taillés au cordeau, l'air circule peu, sauf dans ces images magnifiques de la

campagne anglaise, brèves échappées, brefs moments de répit sans doute parce qu'on n'y voit aucun être humain...

La Gazette Utopia n°200

(...) Tim Roth a fait place nette dans l'intrigue pour mieux se concentrer sur la lente désagrégation de ce microcosme familial aux élans si étrangement (dés)accordés. Plans larges de la nature qui isole. Plans fixes, méticuleusement enchaînés pour faire monter une tension à coups de menus dérapages et de peu de dialogues. Chaque scène a des lacunes délibérées et laisse en suspens des interrogations. Pourquoi fallait-il que cette famille déménage au bout du monde ?

Que faut-il penser des impudeurs naïves (ou pas ?) de Jessie, grande sœur à l'affection ambiguë ? Pourquoi la mère est-elle, elle, si sereine ?

La vérité autour de laquelle rôde Tom, on l'a pressentie assez vite. Dans **The war zone**, ce n'est pas le suspense qui compte. Mais l'accumulation des signes qui conduisent, inéluctablement, au pire. Quand le réalisateur y arrive, au pire, il nous oblige à le regarder en face. Choix décisif. L'ellipse était une facilité. Filmer l'innommable, un défi. La scène est d'une brutalité asphyxiante. Quelques mots crus jusqu'au vertige accompagnent un plan dévastateur : c'est, sur le visage de Jessie, un concentré de souffrance pure. Tim Roth filme un rituel de torture primitive. Paroxysme d'une espèce assez singulière de film d'épouvante mené avec une sûreté et une précision jusque-là impeccables. On regrette donc un peu que Tim Roth trébuche au sortir de l'horreur enfin dévoilée. La réponse du scénariste ne l'aide pas vraiment. La suggestion s'efface devant l'explicite et une dramatisation aussi laborieuse que factice. On n'oubliera pas, cependant, l'intensité sans fards de deux interprètes débutants superbement dirigés, Freddie Cunliffe (Tom) et Lara Belmont (Jessie). Cette performance donne le ton à ce premier film tout sauf anecdotique, habilement dérangeant, bouillonnant de rage rentrée sous une surface d'un classicisme épuré.

Jean-Claude Loiseau
Télérama n°2611 - 26 Janvier

Entretien avec le réalisateur

Qu'est-ce qui vous a décidé à vous lancer dans la réalisation ?

Sur les plateaux, j'ai toujours passé plus de temps avec les techniciens qu'avec les acteurs. Tant que ça ne dérange pas le metteur en scène, je pose des questions, je m'intéresse à la position de la caméra, etc. Plusieurs cinéastes - comme James Gray ou Michael Dijiaco, avec qui j'ai tourné **Animals** - m'ont répété : "Pourquoi ne fais-tu pas un film toi-même ?" J'ai résisté : je savais qu'il faudrait que j'arrête de jouer pendant un certain temps.

Quand je me suis décidé, mon agent m'a fait lire le roman dont est tiré **The war zone**. Exactement ce que je cherchais : un film pour adultes. Ce sont des films sérieux qui m'ont poussé à devenir acteur, notamment le cinéma anglais réaliste et social. On me dit que beaucoup d'acteurs, aujourd'hui, passent à la mise en scène. Mais ce n'est pas nouveau : avant, il y eut Kirk Douglas, Burt Lancaster, et pas mal d'autres. Mais un bon comédien ne fait pas forcément un bon cinéaste...

Quelles sont les principales difficultés auxquelles vous avez dû faire face pour mener à bien ce projet ?

Il n'y a pas eu de problème majeur, ni avant, ni pendant le tournage. Mon nom a attiré les financiers. J'ai essayé d'être très attentif : ceux qui sortaient immédiatement leur chéquier, simplement par ce que je suis Tim Roth, ne m'intéressaient pas. Il fallait que le projet les passionne vraiment. Ensuite, j'ai auditionné soigneusement tous les techniciens, comme s'il s'agissait d'acteurs. Tous avaient lu le scénario, tous étaient là parce qu'il leur avait plu. Je savais que le tournage de certaines scènes serait très douloureux pour les comédiens, et je ne voulais pas être entouré de gens en train de se plaindre à cause

des heures supplémentaires, de la météo, que sais-je-encore ? Je voulais que chacun se tienne prêt à rassurer mes jeunes acteurs, à les prendre dans ses bras pour les consoler. Je voulais une famille : à deux exceptions près - deux techniciens qui ont été immédiatement virés -, je l'ai eue.

A quel genre ou à quelle famille appartient votre film ?

J'ai été profondément marqué par le travail du cinéaste anglais Alan Clarke. Alan a changé la vie de tous ceux qui l'ont approché. Il a donné sa chance à Ray Winstone - le père dans **The war zone** - en le faisant tourner dans **Scum**, un film que j'ai vu cinq fois et qui m'a donné envie de devenir comédien. Puis il m'a offert le rôle principal de **Made in Britain** - dont Chris Menges était le chef opérateur. Alan Clarke a été une influence majeure pour ma génération : **Ne pas avaler**, le premier film de Gary Oldman, lui doit beaucoup. Il y a aussi Ken Loach - je sais, hélas, que je ne tournerai jamais avec lui, puisqu'il ne prend que des acteurs peu connus. Bref, du cinéma profondément anglais, alors qu'aujourd'hui les cinéastes britanniques rêvent d'imiter les films hollywoodiens. Et puis je citerai aussi David Lean, George Stevens, Akira Kurosawa : parce que j'aime l'écran large et que les mouvements de la caméra ne se voient pas.

Télérama - Cannes 1999
Fiche AFCAE

Le réalisateur

Tim Roth est né en 1961 à Londres. Ce sont ses prestations sur les scènes du théâtre d'avant-garde londonien qui le forment au métier d'acteur. Et, c'est à la télévision qu'il doit son premier rôle, celui d'un skinhead dans **Made in**

Britain de Alan Clarke, couronné par le Prix Italia en 1981. Il est remarqué par Mike Leigh qui l'engage sur un autre téléfilm, **Meantime**, aux côtés de Gary Oldman. Puis, il enchaîne les films des deux côtés de l'Atlantique avec des réalisateurs aussi prestigieux que Stephen Frears (**The hit**, 1984), Chris Menges (**A world apart**, 1988), Peter Greenaway (**Le cuisinier, le voleur, sa femme et son amant**, 1989) ou bien encore Robert Altman (**Vincent et Théo**, 1990). C'est grâce à **Reservoir dogs** (1992) et à **Pulp fiction** (1994) de Quentin Tarantino qu'il obtient une reconnaissance mondiale. Sa carrière doit également beaucoup au rôle de dandy que lui offre Michael Caton-Jones dans **Rob Roy** en 1995. Rôle qui lui vaut d'être nommé aux Oscars et Golden Globes comme meilleur second rôle. En 1998, il tourne sous la direction de Giuseppe Tornatore, **La leggenda del pianista sull'oceano**, d'après le livre d'Alessandro Baricco, *Novecento : pianiste*. En 1999, il a tourné dans **Vatel**, réalisé par Roland Joffé avec, dans le rôle principal, Gérard Depardieu. **The war zone** est son premier film en tant que réalisateur.

Fiche AFCAE - Promotion

Filmographie

The war zone 2000

Documents disponibles au France

Revue de presse
Fiche AFCAE